

**L'AUTOTRADUCTION LITTÉRAIRE : PERSPECTIVES
THÉORIQUES, Alessandra Ferraro et Rainier Grutman (dir.),
Paris, Classiques Garnier, 2016, 260 p.
ISSN 2103-5636**

Cosmin PIRGHIE¹

Une rétrospective des écrits traductologiques des dernières années montre que l'autotraduction littéraire est un phénomène singulier, très complexe, qui suscite de plus en plus l'intérêt des chercheurs. Les pistes de recherches se sont beaucoup diversifiées, par l'instrumentalisation de différentes approches : sociologique, anthropologique, poétique, même génétique.

Nous précisons qu'en 2012 a eu lieu, à l'Université d'Udine, un important séminaire international portant le titre : « L'autotraduction littéraire : perspectives théoriques »². Les participants y ont été Pascale Sardin, Chiara Montini, Valeria Sperti, Eva Gentes, Rainier Grutman et Alessandra Ferraro. Les communications ont proposé une pluralité de réflexions théoriques et pratiques sur ce phénomène.

Le livre *L'autotraduction littéraire : perspectives théoriques*, portant le même titre, paraît cette année chez Garnier. Il réunit les contributions du séminaire. À cela s'ajoute les articles novateurs signés par Christian Lagarde, Xosé Manuel Dasilva, Paola Puccini et Christine Lombez. Ils sont travaillés de façon très rigoureuse, apportant des contributions essentielles sur le plan conceptuel (de l'appareil terminologique), qui se constituent en autant d'instruments d'analyse.

L'objectif fédérateur du livre est, selon Ferraro et Grutman, « de proposer une réflexion transversale, qui aille au-delà de cas particuliers tenus pour isolés mais qui cherche à identifier des tendances. » (Ferraro, Grutman, p. 8) Il s'agit d'une perspective holistique opposée à la conception atomiste, parcellaire. De plus, il y a l'intérêt de dégager à partir des situations précises une réflexion théorique qui pourra être appliquées à d'autres cas.

Du point de vue de la structuration, ils ont opté pour « un autre type de bipartition, propre aux études littéraires celle-là, où l'on distingue traditionnellement entre des approches externes ([...] du contexte historique, social) et des approches internes (plus attentives au texte en lui-même et pour lui-même) ». (Ferraro, Grutman, p. 11)

Les articles sont groupés de façon égale en deux séquences : « Cadres contextuels » et « Dynamiques textuelles ». Dans la première, la tendance est

¹ Université « Ștefan cel Mare » de Suceava, Roumanie, parghie_cosmin@yahoo.com.

² Voir URL : <http://web.uniud.it/dipartimento/dile/convegna-conferenze/2012/Autotraduction%202012.pdf>

plus contextuelle, plus macroscopique tandis que dans la seconde, les auteurs émettent des réflexions à partir des analyses faites sur des cas particuliers d'autotraduction tels : les cas de Catherine Cusset, de Nancy Huston, de Julien Green, de Gianna Patriarca, de Francesca Duranti, de Panait Istrati, de Giuseppe Ungaretti, de Vladimir Nabokov, d'Anne Hebert et Frank Scott, de Saint-John Perse et T. S. Eliot etc. Il s'agit des autotraductions faites du français vers l'anglais, de l'anglais vers l'italien et vice-versa, de l'italien vers le français, du roumain vers le français et du français vers le roumain, du russe vers l'anglais.

L'article qui ouvre la première partie s'intitule « L'autotraduction exercice contraint ? ». L'auteur en est Christian Lagarde. Il part de l'idée que l'autotraduction n'est pas un acte de liberté totale, mais qui se soumet à de nombreuses contraintes. Il le dit fermement : « [...] ni la création ni la traduction ne naissent de la seule pulsion scripturale d'un individu ». (Lagarde, p. 21) Pour l'argumentation, il fait appel à l'approche sociolinguistique et à la sociologie. Lagarde conclut par dire :

On aurait tort de croire que l'autotraduction naît du libre choix de qui la pratique : c'est un exercice qui peut parfois permettre d'atteindre une double consécration, favoriser la visibilité d'un sous-champ qui aspire à s'autonomiser, mais qui s'avère le plus souvent psychosocialement contraint et inconfortable. (Lagarde, p. 37)

L'approche sociologique de l'autotraduction préoccupe aussi Rainier Grutman. Son article porte le titre « L'autotraduction, de la galerie des portraits à la galaxie des langues ». Il s'intéresse à la « différence de prestige et de statut » (Grutman, p. 12) de la langue source et de la langue cible impliquées dans le processus de l'autotraduction. Grutman trouve que la majorité des autotraducteurs travaillent de la langue moins diffusée vers la langue dominante. Outre cela, il enrichit la terminologie de spécialité par deux notions : « infra-autotraduction » - le transfert est de nature centrifuge, et « supra-autotraduction » - le transfert est de nature centripète.

Paola Puccini propose le troisième article qui s'intitule « La prise en compte du sujet ». L'appareil conceptuel est donné par l'anthropologie. Elle considère que « sur le plan individuel ce procédé [il s'agit de l'autotraduction] active chez l'écrivain un parcours intérieur déclenché par la récupération de sa langue maternelle. » (Puccini, p. 68) À travers cette approche, elle analyse l'autotraduction comme « intrigue » et comme « inauguration ». Si l'intrigue « montre la modalité de se rapporter au futur en l'imaginant comme une conséquence du passé » (Puccini, p. 75), dans le cas de l'inauguration, « l'anthropologie entrevoit la modalité qui pense au futur comme à une naissance ». (Puccini, p. 75) Cela veut dire que l'autotraduction apparaît « comme un mouvement, un parcours individuel pendant lequel l'auteur compose avec ses différentes appartenances et altérités. » (Puccini, p. 80)

Eva Gentes essaie de trouver dans son article « ... et ainsi j'ai décidé de me traduire », par la recherche, les « mouvements déclencheurs dans la vie littéraire des autotraducteurs ». (Gentes, p. 85) Elle s'appuie sur l'échantillon de « quatorze écrivains contemporains (vivants) qui ont partagé leur première expérience d'autotraduction ». (Gentes, p. 88) Les facteurs sont d'ordre sociopolitique, économique, du marché éditorial et personnel.

Le dernier article de la première partie est signé par Xosé Manuel Dasilva. Il s'intitule « L'opacité de l'autotraduction entre langues asymétriques », traduction réalisée par Christian Lagarde de l'espagnol. Il a en vue le phénomène des autotraducteurs qui décident de s'autotraduire sans le déclarer, et « parfois en effaçant toute trace ». (Dasilva, p. 105) L'effacement des éléments peritextuels neutralise le caractère de traduction. Seule le public de la langue de l'original peut savoir s'il s'agit d'une traduction. Le lecteur cible se trouve devant une œuvre originale.

La deuxième partie, orientée vers la pratique autotraductive, commence par l'article d'Alessandra Ferraro, intitulé « Traduit par l'auteur ». Elle vise justement le « pacte autotraductif ». Lorsque « rien dans l'apparat paratextuel n'indique que le texte est le résultat d'une autotraduction » (Ferraro, p. 125), Ferraro considère que nous sommes « en face de ce qu'on pourrait nommer un « pacte zéro ». (Ferraro, p. 125) Pour elle, le paratexte joue un rôle capital. Il représente « le seuil, le sas par lequel on passe pour pénétrer dans le lieu où naît le texte, dans son laboratoire secret où l'auteur traducteur crée deux fois le même. » (Ferraro, p.140) C'est une affirmation interprétable. Nous considérons qu'il ne s'agit pas exactement du même. Il y a des facteurs externes et internes qui ne permettent pas de configurer l'état poétique (au sens large du terme) et le cadre du moment initial de la création.

Dans l'article « La traduction littéraire collaborative entre privilège auctorial et contrôle traductif », Valeria Sperti propose « trois formes différentes de négociation entre l'auteur et le traducteur, qui se différencient suivant le degré d'implication du prestige auctorial, qui reste la variable la plus importante du processus traductif. » (Sperti, p. 146)

Il s'agit de la « collaboration traductive », de la « closelaboration » et de l'« autotraduction assistée ». Dans le premier cas, le traducteur « exerce son contrôle participant, le plus souvent à distance, avec l'auteur ». (Sperti, p. 146) Cette distance « est habituellement spatiale et temporelle ». (Sperti, p. 147) Le traducteur et l'auteur se trouvent dans des pays différents. À cela s'ajoute que l'« écrivain a déjà publié le livre dont il est question et le traducteur demande des précisions, après avoir accompli un premier brouillon de la traduction, en vue d'en peaufiner la version définitive ». (Sperti, p. 147) En outre, l'auteure observe que les négociations entre auteur et traducteur « ont des limites bien définies et généralement il n'y a pas d'inversion de rôles ». (Sperti, p. 147)

Selon nous, il s'agit plutôt dans ce cas d'une traduction que d'une autotraduction. Le degré d'implication de l'auteur est en fonction de la

nécessité du traducteur, qui l'interpelle lorsqu'il n'est pas sûr sur son choix traductif. Dans la plupart des situations, l'auteur ne connaît pas la langue cible. Les maisons d'éditions proposent d'habitude l'œuvre et le traducteur.

La « closelaboration » désigne, selon Valeria Sperti, « une collaboration assidue et continue s'instaurant entre auteur et traducteur qui concourent ensemble à la rédaction de la traduction ». (Sperti, p. 147) Cette « participation intime » (Sperti, p. 147) s'instaure le plus souvent « quand le traducteur est lui-même écrivain, poète ou compagnon de la vie ». (Sperti, p. 147) Cela suppose que les deux connaissent la langue source et cible.

Concernant l'« autotraduction assistée », l'auteur et le traducteur collaborent « sur la base des compétences linguistiques réciproques, d'une connaissance approfondie de la littérature et des cadres culturels dans les deux langues ». (Sperti, p. 147) Nous considérons que c'est le cas idéal.

Sperti conclut son article mettant l'accent sur le « principe traductif », qui implique, en premier lieu, des compétences d'ordre linguistique et traductif de l'auteur et du traducteur dans les deux langues (source et cible).

L'article intitulé « Génétique des textes et autotraduction » appartient à Chiara Montini, traductrice de Samuel Beckett et auteur du livre de 2016: *Traduire. Genèse du choix*³. Partant des auteurs comme Samuel Beckett, Vladimir Nabokov et Beppe Fenoglio, « pour qui, justement, le texte n'est qu'une partie du processus créatif toujours en devenir » (Montini, p. 169), elle arrive à conclure que « l'auteur qui se traduit nie, par son travail de reprise et de réécriture, la perfection et la finitude de son 'premier' texte ». (Montini, p. 173) L'original s'ouvre vers l'écriture.

Pascale Sardin prend pour analyse, dans son article « Écriture féministe et autotraduction », le cas de deux autotraductrices Nancy Huston et Helene Cixous, pour qui l'autotraduction est un espace de « plaisir » et de « jouissance », de « manipulation transgressive, libre et créatrice du signe linguistique ». (p. 203)

Le dernier article vise la poésie ; il s'intitule « Poésie et autotraduction ». L'auteure en est Christine Lombez, auteur du livre *La Seconde Profondeur. La traduction poétique et les poètes traducteurs en Europe au XXe siècle*⁴, publiée en 2016. Elle émet l'hypothèse qu'à travers « l'autotraduction, le poète essaie de se rapprocher de la langue mythique et universelle de la poésie qui transcende les langues individuelles ». (Ferraro, Grutman, p. 17) Elle se demande « S'agit-il d'une démarche liée à une simple prédisposition linguistique ou faut-il y voir autre chose, le signe d'un rapport particulier au langage, qui ferait du poète un homme hors-langue, ou bien celui d'une seule langue (celle de la « poésie ») ? »

³ Chiara Montini, *Traduire. Genèse du choix*, sous la direction de Chiara Montini avec la collaboration de Marie-Hélène Paret Passos, Paris, EAC, janvier 2016.

⁴ Christine Lombez, *La Seconde Profondeur. La traduction poétique et les poètes traducteurs en Europe au XXe siècle*, Les Belles Lettres, Paris, 2016.

(Lombez, 205) La réponse à donner est, à notre avis, très complexe. La langue de la poésie est un concept métaphorique, difficile à définir et à appliquer en pratique. En tout cas, il ne s'agit pas d'une langue concrète, dans sa matérialité, dans son aspect technique de langage poétique. Il s'agit plutôt d'une langue intérieure de la poésie, dans son mouvement donnée par la *weltanschauung* du poète. Dans ce cas, le *skopos* du poète n'est pas de traduire ou de se traduire, mais de donner la liberté à cette langue intérieure de la poésie. L'accent n'est pas mis sur la traduction ou sur l'autotraduction ou sur le public cible, mais sur cette langue.

Pourtant, nous n'embrassons pas l'idée énoncée par Armand Robin, citée par Lombez dans cet article, concernant le fait que : « Il n'y a pas quelque chose qu'on puisse appeler traduction d'un poème d'une langue à l'autre, il y a le même poème en toutes les langues, tous les pays, tous les temps ; il y a suppression de la traduction. » (Lombez, p. 220) Ayant en vue cette constatation, Lombez conclut par dire que « dans cette perspective, l'idée de traduction (et d'autotraduction) semble, *in fine*, s'abolir ». (Lombez, p. 220) Nous ne pouvons guère parler du fait qu'il y a le même poème dans toutes les langues. Cette perspective va au-delà de la conception poétique. Même la poésie réalisée par traduction ou autotraduction montre le contraire. Il faut savoir que tous les poètes travaillent avec la langue. Ils exploitent ses ressources propres. La langue est l'espace favorable à la poésie pour prendre naissance et se développer.

Lorsque nous analysons une autotraduction, nous pouvons envisager une telle perspective, sans seulement s'y limiter. Il ne faut pas ignorer qu'il s'agit justement d'une autotraduction. L'auteur fait appel à une forme particulière de traduction sans écrire directement dans la langue cible. C'est le motif pour lequel cette perspective ne peut pas abolir l'idée de traduction ou d'autotraduction.

La bibliographie très riche et l'index des noms, important instrument de travail pour le chercheur, ferment le livre.

En conclusion, les contributeurs ont réussi à élargir beaucoup la réflexion sur l'autotraduction par l'instrumentalisation des principales approches : sociolinguistique, sociologique, anthropologique, génétique, littéraire et poétique. Par delà des hypothèses parfois subjectives, les tendances mises en évidence dans chaque article montrent les facettes multiples du phénomène autotraductif. L'appareil terminologique de spécialité est enrichi par de nouveaux termes : « infra-autotraduction » et « supra-autotraduction » - voir Grutman, « *closelaboration* » et l'autotraduction assistée » - voir Valeria Sperti et d'autres. Il faut remarquer aussi la bibliographie mise à jour des ouvrages sur l'autotraduction.

Ce livre représente un instrument outil pour les chercheurs, ouvrant des nouvelles et incitantes perspectives d'investigation.